L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 20 DECEMBRE 1891. 65me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 20 DECEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

VENTES DE DEMAIN LUNDI.

Par Spear & Escoffier—Au No 243 rue Bienville, entre Marais et Villeré—Meubles de ménage, piano, etc.

Vente continue.—Par Vincent & Co., à leur salle d'encan, 60 62 et 64 rue Dauphine—Jouets, verreries, marchandises de fantaisie, poupées.

LA VIE MILITAIRE.

A malgamé des troupes de Ligne et des bataillons de volontaires.—Rapport de Dubois-Crancé décrète de février 1793 et de janvier 1794.—Demi-brigades de la première formation.—Décret de février 1796.—Demi-brigades de la deuxième formation.—Ve'ser des troupes et des officiers généraux et colonels sortis des bataillons de volontaires.—Opinion de Gouvion Saint-Cyr.—Mémoires de Ségur.—Histoire de la campagne de 1812.—Mémoires du baron O.—Passage du Vop.

Il a été bien souvent question, dans ces derniers temps, des régiments mixtes d'infanterie, de leur récente convocation, de la tenue de leurs drapeaux. Je n'ai pas à m'occuper ici de ces régiments, du rôle qu'ils pouvent avoir à remplir dans la défense nationale et de leur valeur comme troupe, mais leur composition m'a rappelé celle des demi-brigades de la première République dont chacune fut formée par l'amalgame de deux bataillons de volontaires avec un bataillon d'infanterie régulière. En faisant demi-brigades qui finissent par constituer à elles seules toute l'infanterie de l'armée française et qui n'eurent qu'à changer de nom pour devenir les régiments d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de Wagram, n'avaient rien de commun avec nos régiments mixtes formés d'un bataillon de l'armée active et de deux bataillons territoriaux, si ce n'est la proportion des éléments amalgamés.

L'histoire des guerres de la Révolution est la glorification des demi-brigades ébauchées en 1794, solidement constituées en 1796. Plusieurs de leurs numéros sont restés populaires, mais ces deux brigades ne sortirent pas tout organisées du cerveau des législateurs d'alors, comme minerve née d'un mal de tête de Jupiter; l'élaboration en fut lente et pénible et ne demanda pas moins de cinq ans pour être complètement achevée.

La première idée de l'amalgame fut avancée par le général Aubert-Dubayet à la tribune de l'Assemblée législative, au mois de janvier 1792.

Il y avait à ce moment quatre-vingt-dix-neuf régiments de ligne à deux bataillons chacun, qui, à raison de 750 hommes par bataillon, auraient dû donner un effectif de 147,000 hommes et qui n'en avaient par le fait que 112,878. Le déficit était donc de 34,122 hommes. D'autre part, les bataillons de volontaires étaient au nombre de 217, dont l'effectif moyen pouvait être évalué à 559 hommes, soit au total 289,114 hommes, ce qui, ajouté aux régiments de ligne, donnait pour l'effectif de l'infanterie, au 1er décembre 1792, 401,992 hommes. Le projet fut ajourné dans le courant de l'année 1793 à un certain nombre de bataillons, pour ainsi dire par la force des choses. La nécessité de soutenir les jeunes bataillons de volontaires par le contact de soldats aguerris avait conduit à disséminer dans les différentes armées les bataillons de ligne, et presque tous les régiments avaient leurs deux bataillons séparés l'un de l'autre. L'amalgame était partiellement exécuté lorsque les hostilités, cessant pendant l'hiver de 1793 et 1794, permirent de généraliser cette mesure, dont une année d'expérience venait de démontrer l'absolue nécessité. Chacun des 198 bataillons de ligne dut concourir à la formation d'une demi-brigade, dont le numéro fut déterminé par celui du régiment auquel appartenait le bataillon. Ainsi, les deux bataillons du 1er régiment de ligne durent former respectivement les 1er et 2e demi-brigades, le 2e régiment concourut de même à la formation des 3e et 4e demi-brigades, le 3e régiment aux 5e et 6e et ainsi de suite jusqu'à 99e. Il en fut tirées les 197e et 198e demi-brigades de bataille : les 14 bataillons de chasseurs à pied formèrent de même dans l'ordre de leurs numéros 14 demi-brigades d'infanterie légère. Les 2 bataillons réunis dans chaque demi-brigade de bataillon de ligne furent, autant que possible, empruntés au même département. Mais la symétrie de cette organisation n'était pas au rapport avec la réalité des faits. Les 99 régiments de ligne qui auraient dû fournir 198 demi-brigades n'en donnèrent, en réalité, que 151 plus ou moins complètes, parce que les bataillons correspondants aux autres demi-brigades étaient prisonniers, ou détachés aux colonies, ou enfermés dans les places, ou occupés dans l'Ouest ; à ceux-là vinrent s'ajouter 14 demi-brigades légères, 17 demi-brigades, dites auxiliaires, exclusivement composées de volontaires, 15 demi-brigades provisoires formées de même, 20 demi-brigades légères et 21 demi-brigades de bataille, formées avec des corps francs, soit en tout 238 demi-brigades réelles, au dehors desquelles figurait un grand nombre de bataillons de volontaires et de compagnies franches. L'augmentation des effectifs fut obtenue par une réquisition de 300,000 hommes, votée au mois de février 1793.

Parmi les généraux de ce temps là qui nous ont fait connaître dans leurs mémoires leurs impressions sur les soldats de la Révolution, il n'en est pas de plus intéressant à consulter que Gouvion Saint-Cyr, dont les mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin et Moselle commencent avec les opérations dirigées par Custine à la fin de septembre 1792 contre Mayence et Francfort, pour se terminer en 1797 avec la paix de Campo-Formio. Gouvion Saint-Cyr, peintre de vocation, étranger à notre Révolution, était parti, en 1792, dans un bataillon de volontaires de la ville de Paris. Quatre ans après il commandait une des ailes de l'armée dans laquelle il avait débuté, et dont il nous raconte en détail les opérations. Sa prédilection pour les volontaires est évidente et naturelle. "Les troupes que nous avions sous les armes, dit-il en commençant son récit, ne constituaient point une armée : une réunion d'hommes, c'est quelque chose, mais n'est rien sans la discipline.... La levée, l'armement, l'équipement d'un grand nombre de bataillons de volontaires ont, vers la fin de septembre, pendant le mois d'octobre et une partie de novembre 1792, s'acheminèrent vers les frontières, causèrent un ennui excédif de grands embarras. Pour éviter les lenteurs de leur formation, autant que pour des motifs puisés dans l'esprit du temps, le gouvernement se dispensa de nommer les officiers ; il s'en remit au choix des soldats, et, ce qui pourra surprendre bien du monde, c'est que la plupart de ces choix furent tous bons : les soldats sont toujours recherché les sujets qu'ils croyaient les plus capables de commander et de maintenir une bonne discipline. Ceux qui pourraient en douter n'ont qu'à examiner la liste de tant de généraux en chef, de divisions ou de brigade, qu'on a vus à la tête de nos armées pendant vingt ans....

J'ai précédemment eu la curiosité de rechercher ceux qui remplissaient le poste de anciens volontaires dans les colonels d'infanterie, les généraux de brigade et de division, et même les maréchaux de France. Parmi les maréchaux nommés de 1804 à 1848, non compris, bien entendu, les anciens émigrés nommés sous la Restauration, 19 sur 37 avaient servi dans les bataillons de volontaires, savoir, Jourdan, Masséna, Mortier, Davout, Oudinot, Pérignon, Victor, Clausel, qui avaient tous été, préalablement officiers dans l'armée régulière, Lannes, Brune, Gouvion Saint-Cyr, Molitor, Maison, Gérard, Lobau, Dronet d'Erlon, Reille, partis comme volontaires; on peut ajouter à cette liste Excelmans et Harispe, nommés après 1848.

Sur 61 généraux de division, parmi ceux figurant sur l'annuaire de 1805, sortis de l'infanterie et nommés postérieurement au 1er janvier 1794, 35 sortaient des bataillons de volontaires, dont 21 anciens officiers ou sous-officiers et 14, tels que Gouvion Saint Cyr, Desaix, Reynier, Morand, Bouet, Durutte, partis comme volontaires. Sur 139 généraux de brigade pris sur le même annuaire dans les mêmes conditions, j'en trouve 58 ayant servi dans les bataillons de volontaires, dont 28 entrés directement dans ces bataillons : parmi ceux-ci figurent les généraux Pathod, Paethod, Broussier, Heudelet, Compans, Thiébault, Lamarque, Delzons, Reille, Villatte, etc. Enfin, j'ai pu compter les états de services de 84 colonels d'infanterie portés sur le même annuaire de 1805, j'en ai trouvé 58 ayant servi dans les volontaires, dont 32 sans services antérieurs.

Parmi ces derniers, j'ai distingué les noms de Mouton (comte de Lobau), Séméla, Darricaud, Graindorge, Ledru des Essarts, Dorsenne, Pécheux, Barrois, Harispe, etc. ; sur ces 32, 2 sont devenus maréchaux de France, 17 généraux de division et 9 généraux de brigade.

Que faut-il conclure de là? Les *Mémoires* de Gouvion Saint-Cyr nous donneront encore la réponse à cette question. Les officiers dits dans les bataillons de volontaires, est il dit dans l'introduction, ne furent pas d'abord à la hauteur de leurs fonctions, mais ils trouvèrent dans le patriotisme qui les animait les moyens d'acquérir bientôt l'expérience et l'instruction qui leur manquaient. A quoi il convient d'ajouter les observations suivantes fournies dans la conclusion des mémoires: "Ce fut avec des troupes de nouvelle formation, non aguerries et sans instruction, que la France dut commencer cette lutte sans exemple dans les temps modernes. Pendant les campagnes de 1792 et 1793, les soldats s'instruisirent et s'aguerrirent, quoiqu'ils fissent conduits par des généraux et des officiers dont la plupart n'étaient guère plus expérimentés : aussi, combien de revers n'a-t-on pas essuyés avant d'obtenir ce résultat! Mais si deux campagnes avaient suffi pour faire de nos jeunes volontaires des soldats aguerris, il fallait plus de temps pour former les chefs qui devaient les commander."

Ces paroles doivent être méditées en tenant compte de la différence des temps. Il ne suffirait plus aujourd'hui d'avoir des officiers et des soldats animés par le patriotisme, susceptibles d'acquérir, en supportant avec constance deux années de revers l'instruction qui leur manquait au début. Des revers moins prolongés termineraient la guerre avant le moment où des officiers improvisés auront acquis l'instruction qui leur ferait défaut lors de l'ouverture des hostilités. Les formations destinées à compléter les cadres de l'armée sur le pied de guerre n'ont de valeur qu'à la condition d'assurer sur les cadres complémentaires l'instruction qui leur est indispensable.

Les quelques citations des Mémoires de Ségur reproduites dans ma dernière causerie ont été, paraît il, une véritable révélation pour plusieurs de mes lecteurs. Les questions qui m'ont été adressées à ce sujet montrent que les libraires eux-mêmes ne connaissent pas tous ce ouvrage et le confondent avec d'autres livres publiés sous le nom de Ségur, soit avec l'*Histoire de Napoléon Ier et de la Grande Armée pendant l'année 1812* par le général comte de Ségur, l'auteur des Mémoires dont il s'agit ici, soit avec les Mémoires de son père, ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg sous le règne de la grande Catherine et grand maître des cérémonies à la cour de Napoléon Ier. L'*Histoire de la campagne de 1812* a été publiée en 1825, elle en était, en 1827, à sa huitième édition ; elle obtint un grand succès en même temps qu'elle donna lieu à des controverses passionnées et même à un duel à la suite d'une critique violente publiée par un ancien aide de camp de Napoléon, son compagnon de captivité à Sainte-Hélène et un de ses serviteurs les plus dévoués. Ce duel fut l'événement du jour. M. de Ségur y eut pour témoins le comte de Lobau et le général Dejean, qui, aux armes, avaient été les aides de camp de confiance de l'empereur; il y blessa son adversaire, et peut être cette suite tragique donnée à un livre que le succès le plus vif avait couronné, fut elle la cause principale de la réserve avec laquelle se tint plus tard le général de Ségur, qui écrivit ses mémoires dans la solitude et n'en publia plus rien de son vivant. C'est seulement après sa mort, survenue en 1873, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, que ces mémoires furent livrés à la publicité par son fils, M. le comte de Ségur d'Aguesseau à qui il avait légué ce soin. Ils parurent en sept volumes, sous le titre de *Histoire et Mémoires*. L'histoire de la campagne de 1812 en forme les 4e et 5e volumes. Le récit reprend avec le 6e volume, qui débute en ces termes : "La Grande Armée n'existait plus. La famine, l'hiver des Russes, et non leurs armes, venaient de l'anéantir." Chose singulière! l'histoire de la campagne de 1812 avait été en 1825 critiquée et attaquée comme pleine d'exagérations hostiles à Napoléon. Les mémoires de l'historien ont été en 1873 l'objet de prétentions fondées sur le relief qu'ils donnent à la tradition napoléonienne. Le temps a d'ailleurs marché depuis la première apparition de l'Histoire de 1812 et bien des faits qui, au premier abord, avaient paru exagérés, ont été contrôlés par des témoignages sévères et on livre, après avoir été considéré par les admirateurs exclusifs de Napoléon comme une sorte d'outrage à la mémoire de ce grand homme, est envisagé aujourd'hui sous un aspect tout différent, comme un monument élevé à la gloire de la Grande Armée et de son chef. "L'histoire de la campagne de Russie par Ségur, dit Henri Heine, est un chant national français qui, pour le sujet comme pour le ton, ressemble aux chants épiques de tous les temps et ne leur est pas inférieur."

Les mémoires n'ont heureusement pas ce ton épique, la lecture en deviendrait fatigante à la longue. D'ailleurs mémoires et histoire appartiennent à deux ordres d'idées différentes. Comme on l'a très bien dit, les faiseurs de mémoires sont des témoins, tandis que l'historien est un juge. Historien, M. de Ségur avait donné à entendre que l'état de santé de Napoléon pendant la bataille de la Moskowa avait eu aux résultats de la victoire. Dans ses Mémoires, il donne la preuve surabondante de la vérité de cette assertion.

On a parlé aussi de l'exagération des peintures de Ségur décrivant, dans son histoire de 1812, les souffrances de l'armée pendant la retraite de Russie. On ne peut nier que certains détails soient un peu poussés au noir, mais outre que la vérité de ces tableaux a été attestée par des témoins dignes d'inspirer la plus haute confiance comme le duc de Fezensac, un des héros de la retraite, disant qu'il est impossible de voir une peinture plus vive et plus vraie dans tous ses détails; comme M. Davo, lieutenant de la Grande Armée, écrivant à M. de Ségur: "Je ne peux que rendre justice à la fidélité de votre tableau", comme le maréchal de Lauriston, lui disant: "Les faits sont retracés avec une exactitude telle que chacun se retrouve sur le théâtre des hauts faits d'armes, etc., nous avons là, depuis lors, bien des récits dus à la plume de généraux et d'officiers de la Grande Armée qui, dans leur brutalité réaliste, laissent bien au-dessous d'eux, comme horreur, les narrations de M. de Ségur. J'ai déjà parlé quelquefois des souvenirs inédits du général baron G..... qui commanda, de 1813 à 1814, une partie de l'artillerie de la garde; j'ai exprimé le regret de ne pas voir publier ces mémoires, auxquels je ne vois rien de supérieur comme intérêt militaire, et j'ai demandé, en leur empruntant quelques passages émouvants, une indiscrétion qui pu m'a pas laissé de mécontents. Voici un nouvel extrait de ces mémoires, relatif au passage du Vop par le prince Eugène, pendant du terrible passage de la Bérésina. Le défaut d'espace m'impose malheureusement quelques abréviations.

Le corps du prince Eugène marchait sur Smolensk. "On partit le 9 au petit jour, dit le général G....., alors major, par un brouillard qui allait couvrir une catastrophe et on fut bientôt sur le Vop. Nous avions sur nos flancs et sur nos derrières la phalange des traînards. Un pont nous ouvrit ses bras, les débandés s'y engagèrent précipitamment." Je mis pied à terre pour m'assurer de la solidité de la charpente et insensiblement je fis partie intégrante d'une foule compacte qui marchait vers le pont et dont je ne pus me dégager. Tant que nous eûmes des planches sous les pieds tout alla bien, mais voilà qu'à la tête de la colonne éclatent des cris lamentables. Qu'arrivait-il? Il arrivait que le pont n'était pas achevé et qu'il y avait une lacune de quelques mètres entre les dernières pilotis et le rivage. Les sapeurs n'avaient pas terminé leur ouvrage, soit vaincus par le froid, soit faute de bois, et le brouillard avait empêché les premiers arrivants de s'en apercevoir. Il en résulta une la tête de la colonne parvenant au vide, remonta sur la queue avec une énergie désespérée. On n'avançait plus, on blasphémait contre ceux qui étaient en avant; on poussait à bon escient pour en finir, si bien que le mouvement devint irrésistible et qu'il s'établit à l'issue du tablier une cascade de corps humains que le courant entraînait.

"Cela dura longtemps, mais enfin de bouche en bouche on qui se passait à la tête de la colonne retrouvas jusqu'aux derrières, l'impulsion cessa et je fus délivré. Le pont n'était qu'un leurre, il fallut passer à gué, mais le gué avait au moins un mètre de profondeur et un fond de bons que je vis baisser sous les roues des premiers fourgons qui le traversèrent. Je mis mes pièces dans le lit de la rivière et mes cannonbiers y entrèrent jusqu'aux aisselles pour tenir les chevaux en bride et les stimuler. Les soldats du train endurèrent des souffrances inouies et ce fut en vérité une profonde pitié, que je cachais de mon mieux, quand poussant ainsi dans la rivière où l'eau montait jusqu'au garot de mon cheval, j'ordonnais à ces braves gens qui voulaient de passer des heures entières dans l'eau avec leurs attelages et qui en avaient tiré un caisson, de rentrer dans le courant pour doubler l'attelage d'un autre. Ils obéissaient pourtant, sachant bien qu'ils y laisseraient la vie et ce fut en effet leur sort sous ce ciel impitoyable quand leurs vêtements se raidirent sur les chairs par un froid nocturne de quatorze degrés. A ce prix, huit canons passèrent, mais il fallut abandonner le reste, car les hommes et les chevaux s'en allaient à la dérive, inanimés, sombrant sous les glaçons ou échouant sur la berge....

"Un autre gué servait au passage des voitures, encore plus perfide par la nature bourbeuse du fond et l'escarpement de la berge. Les premières voitures le franchirent, non sans peine, mais elles creusèrent de profondes ornières où les autres perdirent pied et furent submergées. Les Cosaques tirèrent à bouleter sur la fourmilière noire qui se scandrait au gué; à ce coup d'aiguillon les voitures qui attendaient entraînèrent pêle-mêle dans l'eau torrentueuse et s'y enchevêtrèrent si bien que l'encombrement devint inextricable et tous les bagages furent perdus à la fois. Des milliers de femmes, d'enfants, de blessés avaient dans ces voitures leur pain, leurs vêtements, leurs lambeaux de linge ou de couverture, ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim et de froid jusqu'à Smolensk. Comment se résigner à abandonner tout cela! Il le fallait cependant, car l'armée abordant résolument le Vop était déjà dans l'eau jusqu'à la poitrine. Alors tous ces infortunés se jetèrent sur les voitures, dételaient les chevaux, défoncèrent les malles et y prirent les uns un pain, un morceau de viande, une bouteille d'eau-de-vie, les autres de l'argent ou un manteau. A cet étalage tentateur, les affamés oubliant les traînards ne purent se contenir : on pilla, on se disputa avec rage les aliments, les spiritueux, les vêtements.... jusqu'à ce que la foule, talonnée par les Cosaques, quittât enfin cette grève funeste et risque le passage de la rivière. La fut le martyre, les malades, les blessés, ceux que la rigueur de la température paralysait, ceux que les glaçons heurtaient s'accroulaient aux pieds de ceux qui les repoussaient. On se battit.... et, finalement, les plus robustes arrivèrent seuls sur la berge, mais les jambes embourbées jusqu'aux genoux et empêtrés de vêtements collants sur la peau, que la bise changeait en enveloppe de glace."

Général THOUMAS.

M. E. DUBOIS.

Les nombreux amis de M. E. Dubois, notre collaborateur, ont été heureux de le revoir après une absence d'un peu plus de trois mois qu'il a dû faire pour s'occuper de ses intérêts en France. M. Dubois nous revient en parfaite santé, reposé et prêt à reprendre ses travaux à l'Abeille. Si son excursion au pays natal a été pour lui un sujet de vive satisfaction, il aspirait néanmoins au retour dans cette Louisiane, qu'il considère comme une seconde patrie, et où il avait laissé sa famille.

Aux Actionnaires de la Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans.

L'entrevue qu'un reporter du *Daily City Item* a eue avec M. Joseph Bayle et qui a été publiée jeudi dernier, (17 décembre), demande quelques observations de ma part. L'accusation portée par M. Bayle contre les Directeurs de la Compagnie qu'ils ne possèdent pas, (un excepté), dix actions chacun, peut être facilement réfutée.

Mais si cela était vrai, j'osé affirmer qu'aucun homme d'affaires, en cette ville ou ailleurs, ne mettrait en question le choix fait de ces Directeurs quand je déclare que, pendant les deux dernières années, trois de ces Directeurs, ainsi accusés, ont payé à la Compagnie en primes la somme de $11,840.19. Durant le même laps de temps, M. Bayle a payé à la Compagnie en primes que la somme de $140.15. Il est vrai que M. Bayle et sa famille possèdent 197 actions. Je demande au public impartial de décider qui, de ces trois Directeurs ou de M. Bayle, a pris à cœur les intérêts de la Compagnie. L'action naïve qui donne à la Compagnie le plus fort montant d'affaires, est son meilleur ami, qu'il possède une action ou qu'il en possède mille.

Mais la déclaration faite par M. Bayle, qu'aucun de nos Directeurs ne possède un montant considérable d'actions, est dénuée de fondement. Nous avons neuf Directeurs qui possèdent de vingt à cent-dix actions chacun, et tous cherchent à fortifier la Compagnie, et non à l'abattre.

Le nôme M. Joseph Bayle a été depuis deux ans le président du Comité de Finances de la Compagnie. Ses pouvoirs ont été égaux, sinon supérieurs à ceux du président de la Compagnie lui même. Pendant tout ce temps, il n'a jamais proposé ou suggéré aucune mesure qui eût pour but la prospérité de la Compagnie, ou qui tendît à améliorer l'administration de ses affaires. Il n'a jamais non plus même insinué que cette administration pouvait être perfectionnée.

La conviction doit, par conséquent, s'imposer aux actionnaires que l'opposition actuelle de M. Bayle ne peut être attribuée qu'au désir d'avancer son intérêt personnel aux dépens de celui de la Compagnie.

En terminant, j'ai le plaisir d'annoncer aux actionnaires que, dans les deux dernières années, les affaires de la Compagnie ont augmenté au lieu de diminuer, malgré la grande réduction dans les taux de primes, et que les actions valent presque le pair maintenant sur nos livres.

JULES TUYES,
Président de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans.

Epargnez l'enfant!—Avec 50 cts vous pouvez acheter une bouteille contenant 200 doses de Sirop de Delabarre pour la dentition. Mères, si vous aimez vos bébés ne les laissez pas souffrir au cours de cette épreuve qui met leurs vies en danger, alors que vous pouvez les soulager en quelques minutes en leur frottant sur les gencives quelques gouttes de sirop de Delabarre pour la dentition.

BROWN'S IRON BITTERS ALMANAC For 1892
Contains One Hundred Recipes for making delicious Cooling Drinks, and quickly at home. This book is given away at drug and general stores.

Depuis 1829 le Sirop Pectoral Balsamique de Ducouëd est considéré comme un remède infaillible pour tous les maux de gorge et des poumons.

Les rhumes, les toux, les enrouements lui cèdent facilement; et le malade qui souffre éprouve un soulagement sans s'en apercevoir, pour ainsi dire, dès qu'il en a pris, si promptes et si agréables sont ses effets. $1.00 la bouteille dans toutes les pharmacies.

MARIAGE.

Mariés, à la Cathédrale St-Louis, le 12 décembre 1891, M. RENÉ GAILLARD, de Bagnères, Hautes-Pyrénées, et MLLE BLANCHE CASTAING, de la Nouvelle-Orléans.

Le mariage a eu lieu à la Cathédrale St Louis, à 4 heures et demie, au milieu d'une affluence considérable qui était venue témoigner aux jeunes époux sa sympathie et former les souhaits les plus ardents pour leur bonheur.

M. Paulin, le fort ténor de notre Opéra, a bien voulu prêter son concours le plus amical et a charmé l'assistance par la façon touchante et sublime avec laquelle il a rendu les deux morceaux: Sancta Maria, et la Charité de Faure.

Le couple a été accompagné à l'église par le petit ange Eugène Camors, Jr, qui remplissait ses fonctions avec une grâce touchante.

Le comité de réception était composé de MM. Aimé Soignouret, Alex. Grouchy, Jr, Emile Vargas et Urbain Castaing.

Après la cérémonie a eu lieu à la maison une petite réunion intime.

La mariée est la fille de M. Paul Castaing, établi depuis de longues années à la Nouvelle-Orléans et jouissant de l'estime générale de ses amis.

M. René Gaillard, lui, est établi ici depuis quelque temps. Il est employé pour le moment, chez notre excellent ami Léon Lamothe.

Sa famille réside à Nabastens (France), où son père a occupé pendant de longues années une place importante dans la perception des finances.

Le frère du marié occupe actuellement une chaire dans l'enseignement des lettres.

Nous adressons aux nouveaux époux nos vœux les plus sincères pour leur bonheur. A. B.

BONTEMPS.—Décédé hier, samedi, 19 décembre 1891, à midi 15 minutes. A l'âge de 72 ans, 6 mois, résidant de la Nouvelle-Orléans depuis 53 ans, JOSEPH BONTEMPS, natif de Ostan-Court (Vosges) France. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, dimanche, 20 décembre 1891, à 4 heures P. M., de sa dernière résidence, No 177 1/2 rue Septième, entre Camp et Magazine.

HOULNÉ—Décédé hier matin, samedi, 19 décembre 1891, à 3 heures et demie, à l'âge de 71 ans et demi, CHARLES HOULNÉ, natif de Varise, Alsace, et résidant de cette ville depuis 42 ans. Ses amis et connaissances, ceux de ses fils Eugène et Edouard, ainsi que ceux des familles Houlné, Fanacci et Fassellar, et des Sociétés de Bienfaisance du Pélican, People's, Knights of Honor Washington Lodge No 2540, et Orphéon Français sont priés d'assister à ses funérailles, qui auront lieu ce matin, dimanche, à 10 heures très précises. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 131 rue St-Louis, entre Dauphine et Bourgogne.

TO-KALONI TO-KALONI!
Ne buvez rien autre chose; mais buvez la pur. C'est le fameux To Kalon de
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
139 rue Royale, entre Toulouse.
6 jan—

Bureau de Carondelet d'aval and Navigation Company, cola Villere et Toulouse, (Vieux Bassin) Nouvelle-Orléans, décembre 1891.—Conformément aux Sections 8 et 9 de la charte de cette compagnie, l'assemblée annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la compagnie de 11 heures A. M. à 2 heures P. M., LUNDI, 18 de janvier 1892, afin de procéder à l'élection de neuf directeurs pour le service de l'année qui suivra.

Aucun transfert d'actions ne sera fait pendant les 10 jours précédant la date de l'élection.

H. BUARD,
20 déc—1f par som Secrétaire.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

RAPPORT ANNUEL DE L'EXERCICE 1890-1891.

Messieurs les Sociétaires :

Aujourd'hui 29 novembre 1891, le Conseil d'Administration, arrivé au terme du mandat que vous lui avez confié, vous soumet le résumé de ses travaux.

Rapport du Comité de Finances.

Au 30 novembre 1891, la balance en caisse était de	$ 4,587 57
Reçu depuis pour quotités	14,204 00
Reçu depuis pour anniversaires	1,274 00
Reçu depuis pour admissions	465 00
Reçu depuis pour loyers	715 00
Reçu depuis de divers	47 85
Total général des recettes	$21,293 42

Sur lesquelles nous avons payé :

468 bons de secours	$ 2,370 25
Au gardien	2,669 70
Au sergent de ville	120 00
Au collecteur	1,150 31
Aux pharmaciens	5,757 07
Aux docteurs	1,584 50
Gaz, chauffage, Water Works	212 21
Taxes de Ville et d'Etat	177 50
Pompes funèbres, décoration de tombeaux, etc	469 00
Impressions, annonces et publications	194 46
Fournitures diverses et réparations à l'Asile et dépendances	1,078 34
Fête de l'anniversaire	328 25
Assurances	81 40
Remise d'un legs	50 00
Mascagnin pour [illegible]	20 00
Achat d'une propriété rue Ste-Anne	1,205 00
Frais divers, examen de titres, timbres, plans	47 40
Total général des dépenses	$17,633 12
Laissant une balance en caisse de	3,640 30

Rapport du Comité d'Admission :

La Société, au 30 novembre 1890, se composait de ..... 1,422 membres.
Admis depuis ..... 129 "
Total 1,551
Sur lesquels il faut déduire :
Démissionnaires 12
Décédés à domicile 12
Décédés à l'Asile 2
Rayés ..... 90— 114
Effectif actuel 1,437

Classés ainsi qu'il suit :
Pensionnaires à l'Asile 8
Membres honoraires 12
Retraités de quotités 38
Parmi lesquels il y a trois veuves.
Veuves de sociétaires 165
Fils de sociétaires 64
Membres actifs 1,149
Total égal 1,437

Rapport du Comité de Secours :

Nous avons distribué, à titre de bienfaisance, $2,370 25, sous forme de 468 bons de secours.

Nous avons enregistré 61 décès, ainsi répartis :

Sociétaires décédés	22
Veuves de Sociétaires	3
Enfants de Sociétaires	36
Total	61

SERVICE MÉDICAL

A l'Asile.—Le Dr Fourgeotte et le Dr Borde, qui a fait le service pendant un traitement du Dr Fourgeotte, ont soigné 116 malades, qui ont nécessité 2,980 journées de traitement—2 des malades sont morts.

913 de ces malades ont été données à l'Asile, 2,210 prescriptions des différents docteurs y ont été remplies.

A domicile.—Le Dr U. R. Borde, chargé de la partie supérieure de la ville, a soigné 599 cas de maladie, fait 1,552 visites et délivré 932 ordonnances.

Le Dr A. Bocquet, chargé de la partie inférieure de la ville, a donné ses soins à 859 malades, fait 2,561 visites au consultations à son office et délivré 1,886 ordonnances.

Le Dr Renshaw, chargé du quartier des Abattoirs et de ses environs, a soigné 230 malades, fait 1,324 visites et délivré 317 ordonnances.

En récapitulant le nombre des malades qui ont reçu des soins de la Société, soit en traitement ou en consultation à l'Asile, soit à domicile ou aux offices des docteurs, nous trouvons le chiffre de 1,879 cas de maladies, qui ont nécessité 5,430 visites ou consultations et 5,851 ordonnances.

Exercice 1891-92.

Président J. Bayle.
Vice-Président, J. L. Revol, cola Charters et Conti.
Trésorier, P. Cougot, 206½ rue Magazine.

Comité de Finances.

A. Castel, coin Royale et St Pierre.
J. A. Malibes, coin Royale et St-Louis.

Comité d'Admission.

J. B Amédée, 285 rue Decatur.
H. Doerr, 503 rue du Camp.

Comité de Secours.

F. Fagent, président, rue Robertson, 175½.
J. S. Maynard, 132 rue St-Pierre.
M. Schnitzler, 243 rue St-Philippe.
H. Lattiges, 182 rue Dauphine.
A. Bernicken, 87 rue St-Mary.

Le Conseil informe les Sociétaires que les nominations suivantes ont été faites pour prendre fin au 1er janvier 1892 :

Secrétaire, A. Le François, 93 rue Royale.
Collecteur, E. Kiefer, 50 rue Orléans.
Médecin, Dr Fourgeotte, 228 rue Royale.
Médecin de la partie supérieure de la ville, le Dr U. R. Borde, 352 rue Carondelet.
Médecin de la partie inférieure de la ville, le Dr A. Bocquet, 343 rue Rampart, coin Dauphine.
Quartier des Abattoirs et environs, le Dr S. G. Renshaw, coin Levée et Hanover.
Collecteur de Rente, M. F. F. Jacob.
Pour ordre du Président,
J. BAYLE.
A. LE FRANCOIS, Secrétaire.
20déc—30 24 27

SCHMIDT & ZIEGLER

ETABLIS EN 1845.

EPICIERS EN GROS,

Importateurs de Vins et Liqueurs, Cafés Rio, Java, Mocha et Cordova,

ET RECEVEURS DE SUCRES, MELASSES ET RIZ,

Seuls Agents à la Nouvelle-Orléans pour

Seigneurets Frères, Vins, Bordeaux ; Cocu, Père et Fils, Cognac, Cognac ; P. A. Mumm, Vins du Rhin, Frankfort, O. M. ; Frémont & Fils, Champagne, Châlons-sur-Marne ; Flagniol De James, Huile vierge, Marseille ; Bedford Springs Eaux minérales, Bedford, Penn. ; Apollinaris Limited Co. Eau minérale, Bonnugen ; Manuel Gambes Ramirez, Sherry et Porto, Jérez de la Frontera ; Rodet Fils et Frères, Liqueurs décoiffées, Bordeaux ; G. H. Mumm & Co., Champagne, Reims ; Marie Brizard & Roger, Cordiaux, Bordeaux ; Bénédictine D.O.M., Cordial, Fécamp, Paul Clermont & Cie, Vin rouge, Bordeaux ; J. A. J. Nolet, Genièvre de Hollande, Schiedam ; Amer Picon, Bitters, Afrique ; Napa Valley Wine Co., Vin rouge, en cassées et en barriques, Napa, Cal., John Muir fils Le Confiteur, Marmelade, Harengs, Londres.

AUSSI, IMPORTATEURS DE

S. A. J. BURKE, Bière de Race et Guinness Stout. EDOUARD PERNOD, Absinthe et Kirsch. AUGUSTE GILLET et autres marques, Sardines. F. CESSAT AINÉ, Vinaigre. NOILLY PRAT & CO., MARTINI SOLA & CO., Vermouth. FLAGNIOL DE JAMES, Huile d'olive. LAUMAN & JACOB, CALIFORNIE, Vins et Eaux-de-vie. J. NOUVIALLE et J. A. JOURDE, Fruits à l'eau-de-vie. EAUX DE VICHY, HATHORN, CONGRESS et BEDFORD.

49, 51, 53 ET 55 RUE S. PETERS ET 39, 41, 43 ET 45 RUE FULTON,

20 déc—20 27 Nouvelle-Orléans, Lne.

Pauvres Diables!

Que de fois avez-vous entendu cette épithète dédaigneusement décochée.

Vous a-t-elle jamais été envoyée avec mépris?

Nous espérons que non, et sommes certains qu'elle ne vous sera jamais adressée, si vous commencez dès à présent à thésauriser.

Banque d'Epargnes Germania
(GERMANIA SAVINGS BANK)
Est un lieu de dépôt sûr pour les gens qui gagnent salaires.

Au No 51 de la rue du Camp, commencez par quelqu'infime SOMME QUE CE SOIT.

"Rappelez-vous que Dieu aide ceux qui s'aident eux mêmes".

Mettez de côté votre argent, économisez incessamment, et, bien avant que s'empare de vous la VIEILLESSE avec ses infirmités : le cœur faible, les membres tremblants, qui vous gaîte comme un spectre, vous aurez indubitablement, et bien éloigné de cette classe nombreuse d'individus que l'on nomme :

PAUVRES DIABLES!

Bon Marché — GANTS — Bon Marché

Parfumerie, Sachets Satin Parisiens, Services Cristal Baccarat, Statuettes Bronze.

Nous appelons aussi spécialement l'attention des Dames et des gourmets sur les délicieux CHOCOLATS A LA CRÈME ET DRAGÉES-BINES, de la maison H. MAILLARD, et les Fruits